

“Clichy sans cliché”

Clichy-sous-bois. 27 octobre 2005 : Bouna et Zyed meurent dans un transformateur EDF.

Les émeutes en banlieue éclatent. Des images de violence inondent les médias.

Un an après, douze photographes connus internationalement racontent “Clichy sans cliché”.

Propos de **Claude Dilain**,
maire de Clichy-sous-Bois
à l’initiative de “Clichy
sans cliché”, recueillis par
Sabrina Kassa

Si je vous dis “Clichy-sous-Bois”, vous me répondrez sûrement : “voitures en feu”, “bâtiments déginglés”, “gamins déchainés”... Et ce serait bien normal tant le tsunami médiatique, produit par les révoltes urbaines de l’an dernier, a diffusé des images en rafale sur la violence et le mal vivre de cette ville à 30 km de Paris, d’où deux jeunes, Bouna et Zyed, sont morts électrocutés en se réfugiant dans un transformateur EDF pour échapper à des policiers. Ces images, sans nuances, dévalorisantes et indifférentes à la vie des 28 300 habitants de cette ville, les Clichois n’en veulent plus. Ils attendent que “*la société française les regarde avec un œil neuf et sans a priori*”, explique Claude Dilain, le maire de Clichy, pédiatre par ailleurs dans sa ville. Il vient de sortir un livre, *Chronique d’une proche banlieue*, aux éditions Stock, où il raconte sa ville (la vie politique, l’école, la mosquée, la police...) sur un ton juste et convaincant.

Pour déconstruire l’image de “Clichy-sous-Jungle”, la mairie a demandé à “Ivre d’images production” d’organiser “Clichy sans cliché”, une série d’événements du 14 octobre au 10 novembre : un livre, trois expositions⁽¹⁾... Dont celle de douze “grands” photographes (Yann Arthus-Bertrand, Sarah Moon...) qui révèlent des clichés poétiques, sur le vif ou très construits pour montrer la vie quotidienne des Clichois.

1)- www.clichysanscliche.com

H & M : Quels ont été les impacts des images de “Clichy, ville d’émeutes” ?

Claude Dilain : Clichy, et les banlieues en général, souffre d’un déficit d’images. Les photos médiatisées sont soit angéliques, tout le monde est gentil, soit, et c’est le plus souvent le cas, très noires et caricaturales. C’est un monde affreux... Évidemment la réalité est plus complexe. Le comble a été atteint lors des émeutes, où là on a vu la ville de Clichy-sous-Bois, qui compte 28 300 habitants, à travers uniquement une centaine, voire deux cents “Clichois” qui brûlaient des voitures. Donc on résume maintenant la ville de Clichy-sous-Bois aux émeutes, comme si tous les habitants de la ville de Clichy-sous-Bois n’étaient que des émeutiers et qu’ils ne savaient faire que ça. Tous les autres, qui souffrent, qui ont beaucoup de dignité, de réussites et d’énergie... et bien tous ceux-là, les médias ne le voient pas. Quand les Clichois se voient à la télévision, ils ne se reconnaissent pas, et moi non plus.

H & M : Considérez-vous qu’il y a eu une déformation médiatique ?

C. D. : Globalement, oui. La perception médiatique de Clichy-sous-Bois n’a

rien à voir avec la réalité. Ce n'est pas le type de média qui est en cause mais la curiosité, pour ne pas dire la conscience professionnelle des journalistes. Vous avez des journalistes, dans tout média confondu, qui se sont arrêtés à l'image d'Épinal et il y en a d'autres qui sont allés plus loin et qui ont fait des efforts... Mais généralement les banlieues françaises sont mal vues, au sens propre du terme. Et quand on voit mal le problème on a du mal à trouver des solutions. Je dirais, avec un langage plus médical parce que je suis pédiatre : quand on fait un mauvais diagnostic, c'est rare de trouver une bonne thérapie.

H & M : Justement, comment voyez-vous le problème de votre banlieue ?

C. D. : Le problème des banlieues : ce sont les inégalités sociales, économiques, culturelles. Et ces inégalités sont telles que l'on peut parler de rejet et d'exclusion. Beaucoup de jeunes Clichois disent, avec leurs mots, qu'ils sont "enfermés dehors". Prisonniers du dehors de la société. Et très honnêtement, j'ai du mal à les convaincre du contraire. Dans leur quotidien, l'éducation, le logement, le transport, la sécurité, la santé, le sport... Ils n'ont pas la même vie que l'immense majorité des citoyens français. Donc ils se sentent exclus, et là encore je vais reprendre un mot d'un jeune Clichois, la question qu'ils posent à la société c'est : "*Est-ce que nous sommes des citoyens à part entière ou des citoyens complètement à part*". Tant que l'on n'aura pas répondu à cette question, le problème des banlieues persistera. Et quand je dis répondre, ce n'est pas avec des mots.

H & M : Ya-t-il d'autres moments dans votre quotidien où cette image de ville d'émeutes revient ?

C. D. : Cette image très négative et très caricaturale a plusieurs conséquences : elle aggrave le rejet. "*Puisque ces gens sont si mauvais, à quoi bon. Autant les laisser...*" Rappelez-vous de certains commentaires pendant les émeutes : "*Et dire que l'on a dépensé tant de milliard pour eux...*" Donc il faut en dépenser moins. Évidemment les chiffres sont faux : la Politique de la ville, c'est 0,35 % du budget de l'État, donc c'est très inférieur aux subventions que les agriculteurs touchent tous les ans ! Les partenaires économiques ou éducatifs qui pourraient s'intéresser à nous sont rebutés par cette image. En même temps, ça attire ceux qui ont envie que les choses bougent. Ils aiment bien passer par Clichy. Comme le projet Descoings, le directeur de Sciences Po qui voulait créer un lycée expérimental en banlieue. Finalement ce n'est pas un lycée mais des classes expérimentales dans certains établissements. Bien évidemment Clichy n'a pas été oublié.

H & M : Comment est né le projet "Clichy sans cliché" ?

C. D. : Il y a eu les émeutes, et puis un mois plus tard les journalistes m'ont relancé. "*Qu'est-ce que vous en pensez ?*". Deux mois plus tard, pareil, trois mois plus tard, six mois... Alors on s'est préparé au retour en force des

médias à l'occasion des "Un an après". Nous nous sommes dits : soit nous ne faisons rien et nous allons revoir les images en boucle de voitures qui brûlent, soit nous reprenons les choses en main pour essayer de changer le regard sur la ville. Il y a plusieurs événements. Il y a l'exposition de douze photographes célèbres (Yann- Arthus Bertrand, William Klein...) avec leur vision personnelle sur Clichy. Je ne suis pas toujours d'accord avec leur regard, même si la plupart du temps je suis d'accord. Mais en tout cas, il y a beaucoup de très belles photos. L'objectif, c'était de montrer un regard de beauté sur cette ville. De rendre cette ville telle qu'elle est, avec sa beauté et ses difficultés. Il ne s'agissait pas de tomber dans l'angélisme et de dire que tout est beau à Clichy-sous-Bois. Chacun y a vu ce qu'il voulait et ça donne un autre regard sur Clichy avec un point commun : la beauté. Chaque photo est une œuvre d'art. On a aussi voulu faire participer les Clichois en les invitant à apporter leurs photos de Clichy ou de leur vie : leur maison, leur femme, l'école, le baptême... De façon à montrer aussi une vision de l'intérieur. Ces photos vont donner lieu à des expositions, à un livre... Certaines photos seront même exposées dans la ville, sur les façades d'immeubles ou de bâtiments publics. Et l'exposition des photographes sera reprise à Paris, à l'hôtel de ville, et tournera ensuite dans toute la France.

H & M : Combien cette opération vous a-t-elle coûté ?

C. D. : C'est un budget de 300 000 euros, mais bien entendu, ça ne va pas coûter autant à la ville. Nous mettons seulement 10 % du budget. Nous avons reçu beaucoup d'aides du Conseil général, de la Mairie de Paris, du ministère de la Culture et aussi des sponsors privés. C'est un gros budget pour la ville de Clichy-sous-Bois. Toute seule, notre ville n'aurait jamais pu faire ça.

H & M : Les associations n'ont pas d'argent, mais il y a un gros budget pour la culture...

C. D. : C'est vrai que les associations n'ont pas beaucoup d'argent. Mais "Clichy sans cliché" ne diminuera absolument pas les subventions que nous versons aux associations. J'espère surtout que cette façon de voir Clichy nous permettra de renforcer nos partenariats avec des entreprises...

H & M : Un an après, est-ce que vous vous sentez moins enclavés, les subventions annoncées sont-elles arrivées ?

C. D. : Ce ne sont pas des subventions supplémentaires. C'est un retour à la situation antérieure. On l'avait peut-être un peu oublié : c'était un des facteurs de colère qui a provoqué les émeutes. Depuis deux ans, les associations avaient vu leurs subventions baisser d'environ 30 à 40 %. Donc la situation actuelle est plutôt un retour à la situation antérieure. C'est bien, mais sur les grandes questions... Ce n'est pas avec les subventions aux

associations que l'on va changer grand-chose. La gravité des inégalités économiques et sociales est telle que ça interpelle plutôt les fonctions régaliennes de l'État dans le domaine des transports, du logement, de l'éducation, de la santé, de la police, de la justice... La seule réponse concrète au jour d'aujourd'hui, c'est la promesse d'un commissariat de police. C'est une bonne chose, nous le demandons, la population aussi. Le plus proche se trouve au Raincy. Il faut revenir à une politique de proximité où les policiers et la population se connaissent bien. Ça éviterait pas mal de malentendus et peut-être des drames. En revanche sur le tramway, le logement, l'éducation... Nous restons sur notre faim ! ◀

